



10

DÉCEMBRE 1972

la **vie** des communautés religieuses

ABONNEMENTS

- au Canada et aux États-Unis \$5.00
- à l'étranger par voie de surface \$6.00
- à l'étranger par voie aérienne \$9.00

La Revue est publiée tous les mois, sauf juillet et août.

ADMINISTRATION

La Vie des Communautés religieuses est publiée par les Franciscains de la Province Saint-Joseph au Canada.

La *Direction* est assurée par Laurent BOISVERT, O.F.M., assisté de Léonce HAMELIN, O.F.M. et René BARIL, O.F.M. Chaque auteur porte la responsabilité de ses articles.

Responsable du secrétariat : Thérèse LÉGER, S.S.A.

On souscrit directement à la revue, sans l'intermédiaire des librairies ou des agences.

Tout ce qui concerne la revue (envoi de manuscrits, consultations, service bibliographique, administration) doit être adressé à :

La Vie des Communautés Religieuses
5750, boul. Rosemont
Montréal 410, Canada

Tél. 259-6911

La VIE des communautés religieuses

DÉCEMBRE 1972
Vol. 30 — N° 10

S. LÉGASSE,
o.f.m. Cap.

« Demandez et vous recevrez » : la prière de demande d'après l'Évangile 290

La prière de demande est-elle le refuge des pusillanimes, la caractéristique d'une religion pour sous-développés ? Celui qui la fait cherche-t-il à asservir Dieu au lieu de le servir ? Ces interrogations incitent l'A. à analyser les textes de l'Évangile sur la prière de demande et à dégager de cette analyse quelques éléments de solution.

J. LEWIS,
s.j.

L'existence selon le Christ ----- 303

L'A. interroge l'Évangile afin de découvrir le sens que Jésus lui-même reconnaît à l'existence. Il est incontestable que l'exigence du Seigneur est radicale. L'avantage de cet article est de faire saisir aux religieux que la vie selon le Christ n'est pas une affaire légaliste, mais une expérience à la fois révolutionnaire et d'origine divine.

Tables de l'année ----- 318

“DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ”

La prière de demande d'après l'Évangile

Jésus n'a pas inventé la prière. Lorsqu'il entreprit son oeuvre, il y avait beau temps que ses frères de race savaient concrétiser leur relation à Dieu par des actes de prière, intimes ou publics, isolés ou communautaires. Pourtant, sans être pleinement original, l'enseignement que nous transmettent les évangiles sur ce sujet marque certaines insistances qu'il nous est bon d'enregistrer à nouveau. Il ne saurait s'agir d'une "théologie de la prière", que Jésus n'a pas songé à élaborer pour nous : si le mode ou la fréquence pouvaient être précisés, la chose elle-même allait de soi, en sorte qu'une réflexion cherchant à fonder cette démarche de l'homme vers son Dieu était pratiquement superflue. Les disciplines ont pu solliciter Jésus pour qu'il leur apprenne à prier (Lc 11,1) ; il ne leur venait pas à l'esprit de s'enquérir auprès de lui de l'obligation théorique de la prière. Ils vivaient en effet dans un monde où Dieu constituait l'ultime explication de toute réalité et ils savaient par avance que ce Dieu "fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et descendre la pluie sur les justes et sur les injustes" (Mt. 5,45).

Certes, nous ne possédons plus aujourd'hui pareille candeur, et plus d'un parmi nous éprouvent le besoin de justifier la prière, d'enquêter sur son sens, c'est-à-dire, en définitive, de soumettre à l'examen critique une notion de la divinité qu'un siècle perplexé incite à refuser. C'est le cas, tout spécialement, de la prière de demande. Si ceux que l'inquiétude n'a pas encore submergés conservent assez d'espérance pour formuler spontanément leur recours au "Père des miséricordes et Dieu de toute consolation" (2 Cor. 1,3), d'autres hésitent ou se détournent. Ce n'est pas un chrétien mais un rabbin juif qui formule ce triste constat : "Les hommes de ce siècle ne savent plus prier. Rares sont ceux qui sont capables de libérer leur âme de la résignation paralysante de nos jours, de la lourde charge de nos soucis quotidiens, du charme funeste du rationalisme et du progrès matérialiste et technique, afin de prier avec un sentiment sincère pour la réalisation du but ultime de leur vie"¹.

1. E. MUNK, *Le monde des prières*, Paris, Comptoir du Livre du Keren Hasefer, 1958, p. 9.

Scandaleuse prière de demande ! Ne serait-elle pas le refuge des tempéraments pusillanimes et démissionnaires, voire même la caractéristique d'une religion pour sous-développés ? Notre connaissance du monde ne suffit-elle pas à nous contenter de ce qu'elle peut nous acquérir et à renoncer au reste, en le rejetant dans le domaine de l'inconnu ou de l'inaccessible ? Demander à Dieu de vaincre la maladie, de prévoir ou d'écarter un accident, d'accorder la pluie ou le soleil, bon nombre de chrétiens "adultes" ne verront en tout cela qu'un inutile appel au miracle, alors que l'ordre de l'univers semble bien être réglé d'avance et fonctionner d'après le jeu de ses lois internes. Scandale donc, mais aussi équivoque. Car, dira-t-on, est-ce bien là posséder le sens de Dieu ? N'est-ce pas plutôt poursuivre le but inavoué d'asservir Dieu au lieu de le servir ? "Le sentiment de la dépendance de la nature, écrivait Feuerbach, est bien le fondement de la religion, mais son but est l'abolition de cette dépendance, l'affranchissement de la nature. La divinité de la nature est bien la base, le fondement de la religion, et bien sûr de toutes les religions, aussi de la religion chrétienne, mais la divinité de l'homme est son but ultime"².

Cette critique de l'attitude religieuse et donc, concrètement, de la prière n'est pas un phénomène récent. On peut en effet relever dans l'antiquité gréco-romaine une véritable "crise de la prière", du reste diversement motivée. Dans la tragédie grecque, l'homme exprime son sentiment d'être le jouet du Destin : "La Fortune redresse, la Fortune abat . . . Personne ne peut prédire le destin réservé aux mortels". Par conséquent : "Ne fais aucun vœu, car il n'appartient pas aux mortels de se délivrer du malheur que leur assigne le Destin"³. Pour certains cercles philosophiques, c'est la divinisation de l'homme qui justifie le même refus : "Il ne s'agit pas d'élever les mains vers le ciel . . . Dieu est près de toi ; il est avec toi ; il est en toi" — "À quoi bon des vœux ? Sois heureux par toi-même !"⁴. Mais on assiste aussi à un fait plus vulgaire : "depuis les temps de la Comédie Ancienne (Aristophane, 446-385 avant J.-C.), la parodie de la prière fait partie intégrante des accessoires du théâtre comique. Les auteurs insèrent dans la marche de l'intrigue des prières saugrenues, immorales, ridicules, voire même

2. Cité d'après M. XHAUFFLAIRE, Feuerbach et la théologie de la sécularisation. Paris, Éditions du Cerf, 1970, p. 253.

3. SOPHOCLE, Antigone, 1158-1159, 1337-1338.

4. SÉNÈQUE, A Lucilius, lettres 41,1 et 31,5.

obscènes, et déchaînent ainsi les rires et les applaudissements de leur public”⁵.

Sans doute nos contemporains se gardent-ils d'ordinaire d'adopter un pareil genre. Mais qui peut nier que le scepticisme n'entame l'esprit des croyants eux-mêmes lorsqu'il s'agit d'évaluer les chances de la prière de demande ? D'autant, diront les connaisseurs, que l'Évangile offre sur ce point une doctrine qui paraît bien être contradictoire : tantôt Jésus déclare à ses disciples que Dieu n'a cure d'être informé de leurs besoins, tantôt il les exhorte à demander pour recevoir, bien plus, à persévérer avec un zèle opiniâtre dans leur supplication malgré son résultat négatif. Parcourons ces textes, dont nous essaierons de percevoir le message global, pour esquisser ensuite quelques éléments de solution.

Votre Père sait : ne le fatiguez pas !

Dans le Sermon sur la montagne (Mt. 6,5-8), le Notre Père est précédé de deux monitions touchant la manière de prier, chacune étant rédigée sous forme de contraste : n'imiter ni les Juifs ni les païens. Seule la seconde (vv. 7-8) concerne notre sujet.

“En priant, ne bredouillez pas comme les païens : ils s'imaginent en effet qu'ils seront exaucés en raison de leur abondance de paroles. Ne vous conformez pas à eux, car votre Père sait ce dont vous avez besoin avant que vous le lui demandiez.”

Qu'est-il reproché, au juste, à la prière païenne ? Le verbe grec qu'on a traduit par “bredouiller” est en réalité susceptible d'une autre signification, au moins de l'avis de certains commentateurs qui préfèrent l'idée de “parler pour ne rien dire”. Mais que l'on choisisse l'un ou l'autre sens, la suite du passage, où il est question d’“abondance de paroles” n'en souffre d'aucune façon et tous deux s'y adaptent parfaitement : multiplier les invocations est bien en effet chose vaine et stérile ; d'autre part, prier avec beaucoup de mots oblige à les prononcer vite, afin d'être rapidement exaucé. À l'inverse de ce qu'on lit en Mc 12,40, ce n'est pas ici la prière longue qui est blâmée, mais la répétition multipliée, le flot de paroles, par lequel on croit fléchir la divinité.

Que ceci ait constitué un défaut de la prière païenne, on peut aisément le prouver grâce à l'expression “fatiguer les dieux”, bien

5. J. JEREMIAS, La prière quotidienne dans la vie du Seigneur et dans l'Église primitive, dans Mgr CASSIEN — Dom B. BOTTE (éd.), La prière des heures (“Lex Orandi”, 35), Paris, Éditions du Cerf, 1963, pp. 43-44.

attestée dans la littérature latine pour désigner simplement la prière de demande. Car les dieux entendaient-ils bien ? Et puis, l'on croyait à l'efficacité magique du nom répété. On espérait aussi qu'à la fin le dieu se lasserait de cette insistance. Tout cela s'inscrit, il va de soi, dans une conception inférieure de la divinité, étrangère à la religion d'Israël : Élie raillait déjà à ce propos les prophètes de Baal (1 Rois 18,26-29), et l'Ecclésiastique interdit le bavardage religieux (7,14). Juifs et chrétiens, s'ils ne savent pas toujours se garder de ces travers, sont supposés savoir que leur Dieu n'est point à la merci d'une capture humaine, même dans les filets de l'ennui.

D'ailleurs, à quoi bon toutes ces redites ? "Votre Père sait ce dont vous avez besoin avant que vous le lui demandiez". Le fait que Dieu connaît les nécessités humaines est invoqué plus loin dans le Sermon sur la montagne (6,32), en vue de détourner le croyant de toute inquiétude temporelle. Ici, c'est le rabâchage dans la prière que le même argument vise à supprimer. Mais non la prière elle-même ! Car le texte porte : "En priant . . .", et l'évangéliste fait suivre ici le Notre Père, introduit par : "Vous priez *donc* ainsi" (6,9) : l'Oraison dominicale apparaît dès lors comme le type même de la prière qui, dépouillée d'inutiles répétitions, caractérise la piété chrétienne et la distingue de celle des païens. Sans qu'il faille pousser le paradoxe jusqu'à dire que l'on doit prier justement parce que le Père sait ce dont ses fils ont besoin (le Pater se rattache à l'ensemble de l'enseignement qui précède, non à l'argumentation du v. 8b en particulier), il est clair que le devoir d'implorer Dieu reste intact. On voit déjà qu'il est vain de recourir à l'Évangile pour justifier une négation de la prière de demande. Assurément, tout n'est pas résolu, et il faudra encore se poser la question concernant la possibilité d'harmoniser cette forme de prière avec une science si parfaite qu'elle prévient toute requête humaine. Mais auparavant il convient d'approfondir l'obligation qu'on vient de mentionner : insinuée en Mt. 6,7ss., elle forme ailleurs l'objet propre de l'enseignement.

Demandez et vous recevrez

Nous ne quittons pas pour autant le Sermon sur la montagne. Au chapitre 7 de Mt. (vv. 7-11) on lit en effet un passage consacré explicitement à l'efficacité de la prière de demande :

"Demandez, et il vous sera donné ; cherchez, et vous trouverez ; frappez, et il vous sera ouvert. Car quiconque demande reçoit, qui cherche trouve, et à celui qui frappe il sera ouvert.

Qui parmi vous, quand son fils lui demande du pain, lui remettra une pierre ? ou lorsqu'il lui demandera un poisson, lui remettra-t-il un serpent ? Si donc vous, tout méchants que vous êtes, savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre Père qui est dans les cieux donnera-t-il de bonnes choses à ceux qui lui demandent !"

On s'étonne un peu de l'emplacement de ce morceau, car il se situerait mieux au chapitre précédent, alors qu'on ne saurait sans acrobatie intellectuelle le rattacher étroitement à ce qui l'entoure. Matthieu ne s'en est guère soucié qui nous offre ici une mosaïque où les thèmes se succèdent sans connexion profonde. Luc, au contraire, en inscrivant cette composition à la suite du Notre Père et de la parabole de l'ami importun (11,9-13), réalise un ensemble excellent. La pièce qui nous intéresse comprend deux parties : d'abord une exhortation à la prière, que vient appuyer la garantie du succès⁶, puis la comparaison de l'homme auquel ses enfants demandent à manger.

Considérons le premier de ces éléments. Il est remarquable par sa forme littéraire : deux groupes de trois phrases au rythme parfaitement identique et qui se correspondent d'un groupe à l'autre. Nul doute que ce style, emprunté au judaïsme par Jésus et les premiers chrétiens, ne vienne ici secourir la mémoire, en un milieu où l'on écoutait plus qu'on ne lisait. Les trois impératifs du début sont pratiquement synonymes et se réfèrent tous à la prière de demande. Il est vrai que "chercher Dieu", dans la Bible, signifie bien autre chose que solliciter ses faveurs, puisque cette formule inclut l'entière disposition à accomplir sa volonté. Mais la facture de ce passage oblige, à cause du parallélisme, à voir partout la même idée : "chercher", comme "frapper"⁷, ne signifie rien d'autre que "demander" dans la prière. Il ne convient pas non plus de percevoir ici une progression à trois degrés, comme s'il s'agissait d'une prière active, instante, persévérante. Ce point de vue n'est pas absent de l'Évangile, comme nous l'apprendrons sous peu. Présentement, toutefois, ce n'est pas lui que vise l'instruction : la raison pour laquelle la prière est exaucée se situe tout entière en dehors de l'homme.

Mais avant d'être expliqué, le succès de la prière est promis. Dieu⁸ ne refuse jamais d'exaucer la prière et *quiconque* se tourne sincèrement

6. Jean (16,24) se souvient de cette parole traditionnelle, mais il la modifie en y introduisant l'idée de la médiation de Jésus et en l'adaptant au contexte précédent (thème de la joie).

7. Il faut sous-entendre ici "à la porte", comme en Act. 12,16 et Apoc. 3,20.

8. C'est l'action de Dieu qu'expriment les verbes au passif, conformément à l'usage biblique et juif, qui évite, par respect, de nommer Dieu directement.

vers lui obtient satisfaction. Mais que reçoit-il ? La réponse n'est pas fournie. S'il est naturel de supposer qu'il s'agit de l'objet même de la demande, on doit reconnaître que le texte n'est pas pleinement explicite. Voyons si l'on en saura davantage en examinant la suite : une courte parabole, d'un genre qu'affectionnait Jésus à l'instar des maîtres de son peuple, soucieux de stimuler, à l'aide d'une comparaison suggestive, la faculté de raisonnement de leurs auditeurs. Voici d'abord le premier terme de cette comparaison : il est pris parmi les cas que chacun peut vérifier d'après sa propre expérience. C'est celui d'un homme auquel ses enfants demandent les aliments courants des populations galiléennes : du pain, du poisson. Ce sont là, naturellement, de "bonnes choses", qu'un père normal accordera sans hésiter. S'il agit différemment, en offrant des objets non comestibles, on débouche dans l'in vraisemblable. Telle est la version que Matthieu donne de la parabole. Il n'en va pas exactement de même chez Luc (11,11-12). Tandis que le premier rend compte de l'in vraisemblance par l'inutilité, le second y joint la cruauté : nul père n'est assez méchant pour donner à son fils un serpent au lieu d'un poisson ou un scorpion au lieu d'un oeuf, c'est-à-dire pour remplacer des nourritures normales par des animaux nuisibles. Matthieu, apparemment, ne va pas jusque-là et se borne à mentionner de ridicules substituts : une pierre peut avoir la forme d'une miche de pain (cf. Mt 4,3) ; de même, un serpent se confond sans trop de peine avec certaines espèces de poissons⁹ ; ou encore, on songera que des couleuvres se mêlent aux poissons du lac de Tibériade et sont parfois capturées avec eux par les pêcheurs.

Mais la portée de la comparaison n'est pas affectée par cette différence : des deux côtés le raisonnement est le même : "Si donc vous, tout méchants que vous êtes . . . combien plus votre Père . . ." Non, un père de la terre n'agira pas ainsi envers ses enfants ! L'argumentation *a fortiori* est corroborée grâce à l'incise "tout méchants que vous êtes", dont il ne faudrait pas majorer l'importance : sans doute, elle ne dénote pas un optimisme béat concernant l'humanité (pour Jésus, comme pour les apôtres, les hommes sont pécheurs), mais son rôle est ici avant tout de faire ressortir, par contraste avec la *méchanceté* des hommes, la *bonté* du Père céleste : c'est sur elle seule que le croyant peut tabler pour acquérir la certitude de son exaucement. Rien n'est dit ici des qualités de la prière ; encore moins mentionne-t-on la vertu de l'orant : c'est même tout le contraire ! Si la supplique est couronnée de succès,

9. Inutile, en revanche, de chercher à savoir comment le scorpion noir de Palestine peut bien ressembler à un oeuf de poule.

c'est uniquement "parce que Dieu est ce qu'il est : un Père qui ne peut rester sourd à la prière de ses enfants"¹⁰.

Le même enseignement découle d'une autre parabole que Luc (11,5-8) est seul à avoir retenue :

"Qui d'entre vous, s'il a un ami et que celui-ci vienne le trouver au milieu de la nuit et lui dise : Ami, prête-moi trois pains, parce qu'un ami à moi est arrivé chez moi de voyage, et je n'ai rien à lui offrir, — l'autre répondra-t-il de l'intérieur : Ne m'ennuie pas ! La porte est fermée depuis longtemps et mes enfants sont au lit comme moi : je ne peux pas me lever pour te les donner ? Je vous dis : même s'il ne se lève pas pour les lui donner parce qu'il est son ami, du moins à cause de son sans-gêne il se lèvera pour lui donner tout ce dont il a besoin."

Bien qu'on ait peine à le traduire élégamment, la première partie de ce morceau se comprend comme une longue interrogation : elle envisage un cas, que la réponse définit lui aussi comme invraisemblable : il n'arrivera pas qu'un homme réagisse de la sorte : ne serait-ce que pour prévenir un retour à la charge du fâcheux, il se lèvera, déverrouillera la porte au risque d'éveiller ses enfants et remettra la nourriture demandée.

L'application est laissée à la perspicacité de l'auditeur ou du lecteur, guidé toutefois par le contexte évangélique. Luc aura songé naturellement à la quatrième demande du Notre Père (11,3), mais il est facile d'étendre la portée du message. Si, d'après la parabole, un homme dérangé en pleine nuit accorde néanmoins ce qu'on lui demande, à combien plus forte raison Dieu ne refusera-t-il pas de subvenir aux besoins de ceux qui le supplient. Quoique implicite, le raisonnement est ici le même qu'en Mt. 7,11 et Lc 11,13 : il suppose, au préalable, la certitude de la bonté de Dieu, Père attentif et tout-puissant, prêt à satisfaire les demandes de ses fils.

Mais qu'accorde-t-il au juste ? Luc, en 11,13, répond : l'Esprit Saint, ce qui rejoint un de ses thèmes favoris, mais restreint sans aucun doute le sens du passage. Matthieu, qui a conservé la formule originelle, parle de "bonnes choses", comme dans le cas du père humain. Il est clair qu'ainsi une transposition a lieu : il ne s'agit plus de nourriture ou du moins pas uniquement de cela. En fait, l'expression est des plus vagues, de telle sorte qu'on aurait tort, à l'inverse, de ne voir ici que les biens du salut, ou même de paraphraser le texte en disant : "quel que soit l'objet de vos demandes, Dieu y répondra toujours d'une certaine

10. J. DUPONT, *Les Béatitudes*, I, Paris, Gabalda, 1969, p. 73, no 2.

manière, en vous donnant non point nécessairement ce que vous demandez, mais ce qu'il juge bon de vous accorder, c'est-à-dire ce qui, en définitive, est utile à votre salut." C'est là une interprétation qui, pour ôter la difficulté qu'on devine, énerve la portée de cette promesse. Sans doute n'est-il pas dit que Dieu donne ce qu'on demande, mais rien ne laisse entendre qu'il donne ou peut donner autre chose. À ce point de vue, le texte concorde entièrement avec la foi juive en l'efficacité absolue de la prière, sans pour autant poser, à la façon des rabbins, le problème des prières non exaucées. Faut-il croire que, pour Jésus et les évangélistes, ce problème était inexistant ?

Assurément pas. Si les passages qu'on vient d'étudier négligent d'en traiter pour se concentrer sur un point jugé plus fondamental, l'Évangile ne considère pas comme non avenue une difficulté qu'un croyant ne peut esquiver. Voyons à présent comment la résoudre.

Insistez sans relâche, et vous obtiendrez

Il faut bien avouer que, sur ce point, l'Évangile est décevant. Rien ici d'une véritable explication, mais, au fond, une négation du problème : il n'y a pas, il ne peut y avoir de prière non exaucée : tôt ou tard Dieu interviendra, pourvu qu'on ne cesse jamais de l'invoquer. Mais lisons plutôt l'exemple qui vient illustrer la doctrine :

"Il y avait dans une ville un juge qui n'avait ni crainte de Dieu ni respect de l'homme. Il y avait aussi dans cette ville une veuve, et elle venait sans cesse à lui, disant : Fais-moi justice de mon adversaire. Pendant longtemps, il ne voulait pas. Mais après cela il se dit en lui-même : Encore que je ne craigne pas Dieu et que je n'aie pas de respect de l'homme, cependant, puisque cette veuve m'assomme, je vais lui faire justice, pour qu'elle ne revienne pas à la fin me frapper à la figure. Or, le Seigneur dit : Écoutez ce que dit ce juge inique ! Et Dieu, lui, ne ferait pas justice à ses élus, alors qu'ils crient vers lui de jour et de nuit, et bien qu'il temporise à leur sujet ? Je vous dis qu'il leur fera justice inopromptu . . . Seulement, le Fils de l'homme, quand il viendra alors, trouvera-t-il la foi sur la terre ?" (Lc 18,2-8).

À la différence des morceaux précédents, cette parabole n'avait pas, à l'origine, spécialement trait à la prière. Son objet était en réalité beaucoup plus vaste : soumis à l'épreuve, les disciples de Jésus étaient invités à redoubler de confiance en Dieu, malgré son retard à intervenir. La phrase "alors qu'ils crient vers lui jour et nuit" montre bien qu'une invitation à la prière n'appartient pas à la visée propre de cette

composition. Il n'en va plus de même dans le contexte de Luc, lequel a pris soin d'indiquer son intention en rédigeant un "chapeau" (v. 1) : "Il leur disait une parabole sur ce qu'il fallait prier en tout état de cause et ne pas se désister". Adaptation sans nul doute, mais qui ne trahit pas pour autant la portée essentielle de cette pièce : simplement, elle la précise en fixant l'attention sur une forme particulière de la foi persévérante.

Et l'atmosphère reste sombre. Ce n'est plus ici n'importe quelle supplique, mais celle qui jaillit du milieu des peines de ce monde et cherche à obtenir de Dieu la délivrance. Pour les premiers lecteurs de l'Évangile, celle-ci n'était autre que la venue finale du Christ, la "Parousie", toujours attendue et qui tardait à se produire, alors que l'invocation *Marana tha*, "Viens, Seigneur !" (1 Cor. 16,22 ; cf. Apoc. 22,17.20), s'élevait des communautés. Devra-t-on, par lassitude, y renoncer ? Au contraire, les chrétiens s'inspireront de la conduite tracée par la veuve de la parabole. Alors que le juge est sans foi ni loi, il finit par accéder à la requête de la plaignante : harcelé, menacé même à la longue¹¹, il capitule. Le facteur temps compte en l'occurrence : car c'est une épreuve de force qui se joue entre les deux personnages. Mais le premier à s'avouer vaincu n'est pas celui qu'on attendrait, et l'on est bien surpris d'apprendre que, insensible et perverti, le juge n'en accorde pas moins son droit à la malheureuse.

Voici donc de nouveau le raisonnement *a fortiori* : si un juge inique se conduit de la sorte, combien plus Dieu, lui qui est infiniment juste, se laissera-t-il toucher par l'opiniâtreté de ses fidèles qui l'invoquent sans relâche. Ou du moins le doivent. Car, en réalité, une telle prière nécessite un effort, vu que Dieu *continue* de garder le silence, de paraître endormi ou même inexistant. Seule la promesse de Jésus peut stimuler l'ardeur du croyant : Dieu interviendra tout à coup, sans qu'on puisse le prévoir, et cela sous l'effet certain de la supplication de ses fidèles. Pour bénéficier du dynamisme qui découle de pareille assurance, la foi est requise, une foi dans ce Dieu insaisissable et pourtant souverainement présent en Jésus, une foi active et efficace, celle qui se traduit par la fidélité de tous les jours, les yeux de l'âme étant fixés sur

11. Il n'est pas sûr que le verbe grec employé à la fin du v. 5 revête un sens purement moral tel qu'"assommer", "casser la tête" ou "les oreilles" en français. Certains, "assimilant cette forme à une Philothée salésienne, jugent impensable qu'elle puisse manquer à ce point à la modestie. Mais c'est n'avoir jamais vu une orientale, voire une méditerranéenne agitant bras et mains, vociférant, jetant feu et flammes" : C. SPICQ, La parabole de la veuve obstinée et du juge inerte, aux décisions impromptues (Lc. XVIII, 1-8), dans *Revue Biblique*, 68 (1961), pp. 68-90 (p. 75, no 6), qui cite en outre quelques exemples parfaitement typiques du genre.

le but, celle que le Nouveau Testament désigne du nom de "vigilance" ¹². Plongés dans la nuit de ce monde, tentés d'y perdre leur identité, les chrétiens y reçoivent l'appel qui les bouscule : "Veillez plutôt, priant en tout temps, afin que vous soyez en état d'échapper à tout ce qui doit arriver et de paraître debout devant le Fils de l'homme" (Lc 21,36).

Mais "le Fils de l'homme, quand il viendra alors, trouvera-t-il la foi sur la terre ?" Une hésitation empreinte de tristesse pénètre ces dernières paroles. Est-ce là le découragement de celui qui sait trop bien ce qui va survenir ? Non, mais tout au plus l'écho d'une expérience actuelle peu prometteuse et le ton du prédicateur qui fait en sorte que la situation s'améliore : la foi, spécialement celle qui se traduit en prière (mais encore sous de multiples autres formes, tout aussi obligatoires), est appelée à se rajeunir sans cesse, à triompher de l'usure du temps, à espérer contre toute espérance.

En appliquant à la prière un message aux dimensions primitivement plus étendues, Luc vient en quelque sorte répondre à l'angoissante énigme qu'on a soulevée plus haut. Au prix d'une certaine adaptation (la fin du monde et la Parousie ne revêtent plus pour nous l'aspect prochain et réaliste que se représentaient les premiers chrétiens), c'est bien à nous que cet évangéliste s'adresse. À nous qui nous plaignons parfois du silence de Dieu et constatons, à l'image des "railleurs" blâmés dans la seconde épître de Pierre (3,3-4), qu'en définitive tout est comme avant et qu'aucune garantie palpable ne permet d'augurer le moindre changement, l'Évangile rétorque : "Continuez à prier, Dieu finira par vous exaucer."

Qui es-Tu et qui suis-je ?

Curieuse réponse qui, en stimulant la foi, ne satisfait point l'esprit ! Dieu, qui nous enseigne que "tout est possible pour l'homme" ¹³ et que la foi est apte à déplacer les montagnes (Mt. 17,20 ; 21,21 par.), n'écouterait-il, en fait, que les héros et les saints, ceux dont la foi est assez vive pour que triomphe leur prière ? Du reste, les saints eux-mêmes sont-ils toujours exaucés ?

Disons-le d'emblée : à l'objection portant sur les prières demeurées sans résultat, l'Écriture ne fournit aucune réponse directe. Mais elle

12. Voir le détail dans S. LÉGASSE, *L'Appel du riche*, Paris, Beauchesne, 1966, pp. 87-92.

13. M. ÉLIADÉ, *Le mythe de l'éternel retour*, Archétypes et répétition, Paris, Gallimard, 1949, p. 239.

invite à dépasser le problème¹⁴. Qu'est-ce que Dieu, et que sommes-nous ? Question connexe : la foi consiste-t-elle uniquement à savoir ? Car c'est bien de Dieu qu'il faut partir, ce "Père des lumières en qui n'existe aucun changement ni ombre de variation", de qui provient aussi "tout don excellent, tout présent parfait" (Jac. 1,17). Ce Dieu est celui dont on ne peut voir la face sans mourir (Ex. 33,20 ; Is. 6,4), à qui "appartient ce qui est caché" (Deut. 29,28). Jésus, qui nous a communiqué tout ce qui est nécessaire pour atteindre Dieu, n'a point supprimé l'infinie distance qui nous sépare de lui et qui fait justement apprécier l'amour qu'il nous porte. Cet amour qui nous élève jusqu'à Dieu, à la mesure de nos possibilités de créatures, n'est si grand que parce que Dieu est le Tout Autre, celui dont les pensées ne sont pas nos pensées et dont la conduite ne saurait ressembler à celle des hommes (Is. 55,8-9).

"Dieu est dans le ciel, toi, sur la terre : que tes paroles soient donc rares", dit l'Ecclésiaste (5,1).

À qui refuse le mystère ou se révolte contre lui il faut conseiller de chercher ailleurs que dans le judéo-christianisme la direction de sa vie. Il en est, par contre, qui, ayant sondé les limites humaines, ne souffrent pas lorsqu'ils adoptent l'attitude du Psalmiste et déclarent : "J'ai fait taire mon âme et je l'ai apaisée, comme un enfant sevré sur le sein de sa mère . . . Je ne recherche pas les grandeurs ni les choses trop merveilleuses pour moi" (Ps. 131,1-2). À ces hommes il est encore possible de persévérer dans la prière de demande, en étant parfaitement conscients de leur incompetence à décider de la valeur exacte de son objet. À la joie de recourir au Père de toute bonté s'allie chez eux, comme chez Jésus lui-même (Mc 14,36 par. ; Hébr. 5,7-8), une retenue essentielle touchant leur propre démarche. Cette prière est "l'union paradoxale de la disposition au sacrifice et de la demande confiante"¹⁵ ; elle n'est supportable que si l'on sait que Dieu "n'est pas un Destin mais un Père" et que "celui qui le prie est son fils . . . On voit que la prière telle que la conçoit Jésus respecte et exprime le paradoxe du Dieu lointain et du Dieu proche"¹⁶. Cette prière permet aussi d'inclure dans l'objet sollicité

14. On pourra lire à ce propos le chapitre six du bel ouvrage du philosophe juif A. HESCHEL, *Dieu en quête de l'homme*. Philosophie du judaïsme. Paris, Éditions du Seuil, 1968, pp. 71-82 ("L'énigme non résolue"). Il va sans dire qu'à ces lignes manquent ce qui pour un chrétien constitue l'essentiel : "la connaissance de la gloire de Dieu sur la face du Christ" (2 Cor. 4,6).

15. R. BULTMANN, *Jésus. Mythologie et démythologisation*, Paris, Éditions du Seuil, 1968, p. 160. On lira les belles et profondes considérations de l'auteur sur "La prière chez Jésus" (pp. 154-160).

16. A. MALET, *Mythos et Logos. La pensée de Rudolf Bultmann*, Genève, Éditions "Labor et Fides", 1963, p. 104.

beaucoup plus que ce que la pure raison suggérerait de demander. "Chez le disciple, visité par la lucidité extrême et impitoyable que permet seule la foi, chargé par la connaissance de son impuissance, la prière est le cri de l'âme croyante devant l'impossible nécessaire : ce qui doit être et qui, humainement, ne peut strictement pas être" ¹⁷.

Demander pour recevoir, bien sûr, mais en sachant quel est celui qu'on implore. "Voilà ce que j'ai fait, dit Caïn... Donc, tu dois venir" ¹⁸. Peut-être faudra-t-il à plusieurs de nos contemporains subir une cure de désespérance, peut-être devront-ils perdre bon nombre des axiomes qu'ils ont fabriqués, ou encore douter de leur propre doute ¹⁹, pour réapprendre, au-delà de la "sagesse de ce siècle" (I Cor. 1,6), la prière des simples, le cri d'appel des pauvres et des ignorants vers l'océan où meurt ce que nous osons nommer richesse et science. On ne saurait, en toute hypothèse, se dire chrétien à un moindre prix, ni religieux, s'il est encore besoin de rappeler que l'"état de perfection" englobe, en vue de le mieux garantir, le programme commun de la vie chrétienne. Mais il est également ordonné à le promouvoir, puisque au sein de l'Église, chaque individu, chaque groupe n'est pas autorisé à vivre pour soi-même et ne peut espérer survivre qu'à la mesure de sa libéralité envers l'ensemble. Or, ceci vaut en particulier pour la prière, comme le rappelait le pape Jean XXIII, s'adressant aux religieuses de Rome (29 janvier 1960) : "Nous voudrions vous inviter avec une insistance paternelle, à réfléchir sur ce sujet de la prière, parce que vous ne pourrez pas apprendre aux autres à prier, (et très souvent c'est cela votre mission, qui consiste à seconder les parents et les prêtres), si vous-mêmes les premières, vous n'avez pas appris à prier comme il faut" ²⁰.

17. M. LÉGAUT, Travail de la foi, Paris, Éditions du Seuil, 1962, p. 36.

18. Marthe MEYER, Abel, Paris, Robert Morel, s.d., pp. 158-159.

19. Dans le cadre d'une comparaison entre Voltaire et Talleyrand, le Comte de Saint-Aulaire écrit à propos du second : "le vrai sceptique, c'est lui, car il doute de son propre doute. Les philosophes du XVIII^e siècle sont des croyants et même des fanatiques qui, avec leurs dogmes retournés, font figure de dévôts à l'envers" (cité par P. LESOURD, L'âme de Talleyrand, Paris, Flammarion, 1942, p. 147). Une différence existe entre le scepticisme dont l'objet est extérieur à l'homme et celui qui porte sur la *mise en doute* elle-même : ce dernier peut être, dans la douleur et au prix d'un dépassement, un moyen efficace de se débarrasser de l'auto-suffisance. À l'inverse, le premier type de scepticisme "est la stupide assurance non critique d'être un esprit supérieur à l'égard de ces "enfantillages" de la Révélation, il est la bonne conscience primaire de l'incroyance estimant avoir dépassé le stade de l'homme pécheur et crédule... Comment alors serait-il possible de prier?" (J. ELLUL, L'impossible prière, Paris, Le Centurion, 1970, pp. 84-85).

20. Instituts de vie parfaite. Présentation et tables par les moines de Solesmes (Collection "Les Enseignements pontificaux"), Tournai, Desclée et Cie, 1962, p. 757, no 1201.

Apprendre à prier, c'est d'abord (l'Évangile nous l'assure qui ne parle guère d'autres types de prière) apprendre à demander, et demander suppose acquis un sens suffisant du paradoxe qui caractérise notre rapport avec Dieu, Père de Jésus-Christ et notre Père, ce Dieu si proche et pourtant infiniment éloigné. Quelle oeuvre salutaire serait accomplie si les religieux, par leur témoignage et leur action, réussissaient à purifier l'Église d'une piété aux dimensions de ce monde, injure au vrai Dieu et dégoût pour l'homme sain ! Mais en se gardant par ailleurs de confondre ce "retour à l'essentiel" avec un emploi de matériaux destinés à passer comme "l'herbe des champs". Dans le domaine de la prière, à l'égal de tous les autres, la consigne de Paul aux Romains (12,2) conserve sa fraîcheur et son opportunité : "Ne vous conformez pas au siècle présent, mais transformez-vous par le renouvellement de l'esprit, afin que vous éprouviez quelle est la volonté de Dieu, ce qui est bon, ce qui lui est agréable, ce qui est parfait."

S. LÉGASSE, O.F.M. CAP.

33 avenue Jean-Rieux,
31500. Toulouse, France.

L'EXISTENCE SELON LE CHRIST

Ces dernières années, on a posé souvent, au sujet des dispositions intérieures et de la conduite, la question suivante : Qu'est-ce qui est spécifiquement chrétien? Les uns sont embarrassés pour répondre, ils se demandent pourquoi on aurait "besoin" de Dieu ou de Jésus-Christ. D'autres, parce qu'ils se placent aussitôt sur le terrain de la simple morale, protestent en affirmant que le chrétien n'a pas le monopole de la vertu, qu'un athée peut être, autant qu'un chrétien, honnête, consciencieux, engagé, etc. D'autres encore, soucieux de justice dans le monde, déclarent que Jésus a été un révolutionnaire ; ils s'appuient sur son message pour justifier la violence, ou le socialisme, ou tel aménagement de la cité. Mais ces réponses portent à faux, il y a méprise. Jésus n'est ni un moraliste, ni un législateur, ni un doctrinaire, ni un politicien, ni un réformateur social. Son enseignement dépasse tout cela, sans y être étranger. Jésus s'intéresse énormément à notre existence, il nous propose avec instance une vie. Quelle vie? Interrogeons-le. Mes réflexions vont porter uniquement sur les évangiles, et même là mon enquête ne sera pas exhaustive. J'espère seulement saisir quelque chose de la mentalité de Jésus, de sa façon de comprendre l'existence à laquelle il nous invite¹.

Dès qu'il est question de l'agir chrétien, on songe au Sermon sur la montagne, que présente Matthieu dans ses chapitres 5, 6 et 7, et plus particulièrement à l'ensemble que constitue Mt 5 : 20-48. Dans ce passage, Jésus commence par donner un avertissement général : "Si votre justice ne surpasse celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez certainement pas dans le Royaume des Cieux" (5 : 20). D'emblée, Jésus rejette fermement le légalisme, et il nous met face au Royaume, qui est pure offre divine et non le résultat de notre vie moralement bonne. Viennent ensuite les six oppositions : "Vous avez appris — Moi je vous dis", dans Mt 5. Par là, on le sait, Jésus

1. Je limite mon analyse aux évangiles synoptiques ; il y aurait sans doute beaucoup à retirer de l'évangile de Jean.

intériorise la Loi mosaïque : on peut tuer quelqu'un avec une arme, mais aussi faire une victime avec la langue, par des injures ; il faut éviter l'adultère corporel, mais aussi celui du désir. Du même coup, Jésus transcende la Loi et se situe dans le prolongement des prophètes, qui disaient : "L'homme regarde aux apparences, mais Dieu regarde le coeur" (ISm 17 : 7 ; cf. Jr 17 : 10) ; "Haut est le ciel au-dessus de la terre, aussi hautes sont mes pensées au-dessus de vos pensées" (Is 55 : 8s). Autant dire : Ma "morale" est au-dessus de la vôtre. En outre, par ses affirmations contrastantes, Jésus corrige et radicalise la Loi : il abolit le serment², au profit de la simple sincérité des enfants de Dieu ; il déloge la loi du talion ("oeil pour oeil, dent pour dent"), en nous demandant de donner raison à qui abuse de nous. De plus, il universalise la Loi : le prochain n'est plus seulement mon compatriote ou celui qui m'aime et est un bon, mais aussi tout homme, même celui qui me déteste et est un méchant.

Il faut mentionner un dernier trait de ce message de Jésus, qui est fondamental : en disant "Moi, je", Jésus nous réfère non plus à une législation, mais à sa personne qui instaure le Règne. Notre être a pour milieu de vie le Royaume, il se meut en relation avec Jésus, il trouve sa source en lui, en ce Seigneur qui a proclamé : "Je suis avec vous pour toujours" (Mt 28 : 20). C'est pourquoi il faut "chercher le royaume et le salut de Dieu" (Mt 6 : 33), "le royaume du Père" (Lc 12 : 31) : il faut adhérer dans la foi à la "Bonne Nouvelle" qui nous est parvenue en Jésus-Christ (Mc 1 : 15). Notre sphère d'existence est intérieure à celle du Règne, elle est transfigurée du dedans, et tout y a la densité du Christ, y compris "rien qu'un verre d'eau fraîche" que l'on donne (Mt 10 : 42). Un don humanitaire devient un don fait par le Christ, à même notre bonté humaine, et cela change tout. Non seulement notre intériorité n'est plus la même, puisqu'elle est de qualité divine, mais elle entraîne des attitudes et une conduite que notre réflexion, laissée à elle-même, n'aurait pu concevoir. Cette perception religieuse de notre condition d'hommes culmine dans la très haute invitation que lance Jésus : "Vous donc, vous serez parfaits comme votre Père céleste est parfait" (Mt 5 : 48). Voilà un sommet et un point de départ inouïs. La façon ultime qu'a Jésus de "parfaire la Loi et les Prophètes" (Mt 5 : 17), c'est de nous communiquer la "perfection" du Père lui-même, de transmuier notre humain en réalité divine, sans l'angéliser. Il ne peut dire plus que cela. Cependant, il détaille ailleurs son message. Considérons d'autres textes évangéliques où il opère un renversement

2. La Loi réprouvait le parjure : Jésus demande, lui, "de ne pas jurer du tout" (Mt 5 : 34).

des valeurs, contrecarre un certain ordre établi, jette une lumière toute neuve sur notre existence. Divers points sont à relever dans le "changement d'esprit" (métanoïa) que déclenche la venue du Royaume.

Le mariage

Dans son chapitre 19, Matthieu rapporte l'enseignement que donne Jésus sur trois sujets, et à un moment crucial de sa carrière : pendant sa montée vers Jérusalem, où il commencera la transformation des coeurs. D'abord, il est interrogé astucieusement par des pharisiens sur le divorce, au v. 3. Dépassant la casuistique des rabbins et même contredisant une stipulation de la Loi (Dt 24: 1s), il requiert l'indissolubilité du mariage, en faisant appel au dessein initial de Dieu : "dès l'origine" (v. 4), "à l'origine" (v. 8). Il rejoint l'intention première et éternelle du Créateur sur le mariage, et il la rend possible par sa venue messianique. Les disciples eux-mêmes sont décontenancés par cette position de leur Maître ; ils lui disent : "si telle est la condition de l'homme envers la femme, il vaut mieux ne pas se marier" (v. 10). Il leur répond que seuls peuvent comprendre ce message "ceux à qui c'est donné" (v. 11). Il indique, pour autant, que l'indissolubilité du mariage est un don de Dieu apporté par lui, que l'amour irrévocable des époux contient l'amour même de Dieu, que le mariage chrétien est une véritable vocation divine. L'amour conjugal maintenu est un don eschatologique. Ici se pose une grave question concrète : si l'amour fidèle des conjoints est un don, celui-ci est-il accordé automatiquement du fait que ces deux personnes se sont dit mutuellement "oui", le jour de leurs épousailles, même dans un consentement qui paraît sacramentel ? Ne serait-ce pas réduire le mariage à la force contraignante d'un contrat, et donc tomber dans le juridisme ? Dieu lie-t-il nécessairement sa grâce à un acte contractuel d'êtres humains ? Si le mariage est une vocation divine, ne faut-il pas se demander si tels ou tels conjoints ont reçu cette vocation ? Jésus ne veut pas qu'on sépare "ce que Dieu a uni" (Mt 19 : 6) ; mais quand est-on sûr que c'est vraiment Dieu qui a uni telle femme et tel homme ? J'incline à penser que la réponse à ces questions relève, non d'une norme morale ou canonique, mais du discernement spirituel.

Le célibat

Deuxièmement, dans le même chapitre 19 de Matthieu, au v. 12, Jésus parle des "eunuques", qui sont tels de naissance, ou par l'action

des hommes, ou par un choix libre "en vue du Royaume". Il se fait encore plus déroutant ! Chez les Juifs, c'était une honte que d'être eunuque, marqué d'une impuissance sexuelle. Les eunuques ne pouvaient pas participer au culte ou être admis à l'assemblée de Dieu, et voici que Jésus prône l'état d'eunuque volontaire ! Il annonce la nouveauté de la continence, dans le mariage ou hors du mariage. Il enseigne le célibat dont il a fait choix lui-même. Et, comme le mariage qui perdure, le célibat est un don de Dieu : à propos du lien matrimonial, Jésus dit que sa position n'est comprise que par "ceux à qui c'est donné" ; à propos du célibat religieusement motivé, il emploie une formule semblable : "Comprenne qui pourra". Le célibat consacré suppose le Royaume et vise le Royaume. De son côté, Luc mentionne, et cela deux fois, qu'au disciple est demandé le renoncement à "sa femme" (Lc 14 : 26 ; 18 : 29). Là encore, Jésus est en continuité avec le prophétisme ancien. Isaïe avait annoncé la réhabilitation de l'eunuque : "Que l'eunuque n'aille pas dire : 'Moi, je ne suis qu'un arbre sec', car ainsi parle Yahvé : 'Aux eunuques qui se décident pour ce qui me plaît et se tiennent fermement à mon alliance, je leur donnerai un nom éternel' — donc la postérité n'est pas nécessaire — "qui ne sera jamais supprimé" (Is 56 : 3-5 ; cf. Sg 3 : 14). De même pour la "stérile" qu'on invite à crier de joie (Is 54 : 1 ; Ps 113 : 9 ; Sg 3 : 13), alors que la stérilité était vue comme infamante chez les Israélites. Voilà une condition de vie qui tranche sur l'ancien régime et que nulle morale n'aurait pu inventer ou déduire de certains principes. Cette fois, Jésus remonte plus haut que "l'origine" elle-même, où le Créateur a dit : "Multipliez-vous" (Gn 1 : 28), ce qui supposait l'exercice de la génitalité.

La richesse

Outre les trois thèmes relevés ci-dessus, en Mt 19, et qui concernent des personnes, on trouve un enseignement de Jésus portant sur les richesses (Mt 19 : 16-30), rapporté aussi par Mc et Lc. "Oui, je vous le répète, il est plus facile à un chameau de passer par un trou d'aiguille qu'à un riche d'entrer dans le Royaume des Cieux." Ce paradoxe laisse les disciples "interdits grandement" (Mc : "interdits encore davantage"). Chez les Juifs, la prospérité était vue comme un signe de la bénédiction de Dieu sur ceux qui observaient la Loi. Mais Jésus, encore dans le prolongement des prophètes, affirme qu'au contraire ce sont les pauvres qui ont accès au Royaume, qui sont "bienheureux" (Mt 5 : 3 ; Lc 6 : 20). "La Bonne Nouvelle est annoncée

aux pauvres" (Mt 11 : 5 ; Lc 4 : 18 : 7 : 22). Jésus seul a pu soutenir que les pauvres, les infirmes, les persécutés sont dignes d'envie, sont appelés à la joie du Royaume. Aux disciples abasourdis qui demandent : "Qui donc peut être sauvé?", Jésus répond, dans les trois évangiles synoptiques, que le salut par la pauvreté est "impossible aux hommes, mais pas à Dieu". Cette affirmation révèle que, là aussi, un don eschatologique est en cause ; et ce don est indispensable. En ce domaine, notre théologie morale a été bien courte, elle qui distinguait entre conseils et préceptes, en voyant les premiers comme facultatifs, alors qu'il apparaît clairement, dans l'entretien de Jésus avec l'homme riche puis avec les apôtres, que l'abandon des richesses était nécessaire pour cet individu particulier : "si tu veux entrer dans la vie", "si tu veux être parfait" (et tous doivent être parfaits — cf. Mt 5 : 48), "une chose te manque", "entrer dans le Royaume", "être sauvé". Jésus demande tout à tous, bien qu'en des vocations différentes et sous des modalités diverses.

L'autorité

Dans son chapitre suivant (20 : 20-28), le même Matthieu présente, d'une manière soulignée, un autre renversement opéré par Jésus : "Les chefs des nations leur commandent en maîtres ; il n'en doit pas être ainsi parmi vous" ; le chef doit être "serviteur", comme le Fils de l'homme qui "est venu, non pour être servi, mais pour servir", jusqu'à "donner sa vie" (cf. aussi Mt 23 : 8-11). Ce message a paru très important, car les trois synoptiques le rapportent, et plus qu'une fois. Luc le place en pleine soirée de la dernière Cène, si prégnante de signification, lorsque s'élève dans le groupe des apôtres épris de prestige une contestation pour savoir lequel d'entre eux "pouvait être tenu pour le plus grand" (Lc 22 : 24). Cette modestie servante, chez des personnes en autorité, est une nouveauté paradoxale. Elle ne concorde pas avec l'expérience humaine ; c'est pourquoi Jésus dit aux apôtres : "Vous savez" que les chefs des nations commandent en maîtres et, ajoute Marc, "font sentir leur pouvoir" (Mc 10 : 42). Il est naturel à des dirigeants, de quelque milieu que ce soit, d'être dominateurs, d'une manière odieuse ou bien sous une forme subtile. On sait de reste combien, dans l'Église elle-même, on a mis peu de temps à désapprendre cette leçon capitale de Jésus sur l'exercice de l'autorité. Et pourtant ses paroles sur le sujet étaient tellement claires. Et son exemple aussi. En Jésus, Yahvé Sabaot trônant dans les cieux devient un bébé démuné, à Bethléem ; celui qui se fait baptiser dans le Jourdain, à la stupéfaction du Précurseur (Mt 3 : 14), en se présentant le dernier parmi les

pêcheurs, "quand tout le peuple eut été baptisé" (Lc 3 : 21) ; celui qui, sur le Calvaire, consent à être "mis au rang des scélérats" (Lc 22 : 37). Ce Messie est si différent de celui qu'on attendait comme libérateur que, lorsqu'il marche pour la dernière fois vers Jérusalem, et donc vers sa Passion, il jette dans la "stupeur" et "l'effroi" ceux qui le suivent (Mc 10 : 32). Et Jésus demande qu'on fasse comme lui. Il est impossible de moraliser là-dessus.

La famille

La Loi imposait l'amour des parents, et la coutume juive allait jusqu'à dispenser de tous les autres commandements, s'il le fallait, pour que soit sauvegardé le quatrième précepte du décalogue (sauf dans la tradition inique qui permettait le "corban" — cf. Mc 7 : 11-13). Or, Jésus prend ses distances par rapport à sa mère (Lc 2 : 49 ; 8 : 21 ; 11 : 28) ; il déclare qu'il existe une parenté qui dépasse celle du sang : est son proche "celui qui fait la volonté du Père" (Mt 12 : 50) ; il demande à qui veut le suivre de le faire passer avant la famille (Mt 10 : 37) et même de quitter sa famille (Mt 19 : 29 et parallèles). Il va jusqu'à employer une formule apparemment dure à l'endroit d'un disciple qui lui demandait de le laisser enterrer son père avant de le suivre : "Suis-moi, et laisse les morts enterrer leurs propres morts" (Mt 8 : 22 ; Lc 9 : 60 — celui qui est appelé à un service spécial dans le Royaume peut laisser aux autres les obligations habituelles, même celle de la piété filiale, si celle-ci manifeste une réticence dans la réponse à l'appel de Jésus). Il réclame des arrachements affectifs qui signifient la venue du Royaume ici-bas. Il renoue avec l'appel adressé au Père des croyants : "Quitte ta parenté . . ." (Gn 12 : 1).

La ségrégation

Une des caractéristiques de la pensée de Jésus se trouve dans son anti-ségrégationnisme. Nous avons vu qu'il crée du nouveau en refusant qu'on relègue l'eunuque et l'enfant. Ce n'est pas seulement en leur faveur qu'il abroge la ségrégation. Voici d'autres cas.

• Le lépreux

Chez les Juifs, les lépreux étaient des bannis, qui devaient avoir la chevelure défaits, porter des haillons, rester en dehors des villes et villages, crier à qui s'approchait : "Impur ! Impur !" (Lv 13 : 45s). Mais Jésus, en Mt 8 : 1-3 et parallèles, se laisse approcher par un

lépreux, et même il étend la main et le touche, alors que la Loi déclarait souillé celui qui touchait un lépreux (Lv 5 : 3). En le guérissant, il le réintègre du même coup à la communauté. Il pouvait comprendre et sauver un lépreux, lui qui était le Serviteur qui venait "comme ceux devant qui on se voile la face", c'est-à-dire les lépreux (Is 53 : 3).

• *Les pécheurs*

Dans le judaïsme, il était interdit de fréquenter les pécheurs, auxquels on assimilait les publicains (percepteurs d'impôts). Jésus, lui, les fréquente ouvertement, au point qu'on peut l'appeler "ami des publicains et des pécheurs" (Mt 11 : 19). Il loue la prière d'un publicain et désapprouve celle d'un pharisien suffisant (Lc 18 : 9-14). Il entre demeurer chez le publicain Zachée, en affirmant, face à ceux qui "murmuraient", que "lui aussi est un fils d'Abraham", donc pas un excommunié (Lc 19 : 1-10). Il dit aux grands prêtres et aux anciens du peuple : "Les publicains et les prostituées arrivent avant vous au Royaume de Dieu" (Mt 21 : 31s). Il va jusqu'à manger avec publicains et pécheurs, et cela était beaucoup plus grave que de leur parler, car chez les Juifs le repas était chargé de sens : il signifiait une véritable communion entre les personnes ; manger avec quelqu'un, c'était fraterniser avec lui. Si Jésus mange avec les pécheurs, c'est donc, pensent les pharisiens, qu'il pactise avec eux : "Cet homme fait bon accueil aux pécheurs et mange avec eux !" (Lc 15 : 2). Matthieu rapporte un repas pris par Jésus avec des publicains et des pécheurs, après l'appel adressé au publicain Lévi d'entrer dans le groupe des apôtres (Mt 9 : 9-13). Les pharisiens protestent. Jésus proclame la Miséricorde qui doit l'emporter sur le légalisme, le jugement contre autrui, la discrimination. Il lance aux pharisiens un oracle d'Osée : "C'est la miséricorde que je désire et non le sacrifice" (Os 6 : 6), citation qui sera répétée en Mt 12 : 7. Jésus "n'est pas venu appeler les justes, mais les pécheurs" (Mt 9 : 13 et parall. ; cf. Mt 23 : 23). En Israël, on était dur aussi envers les païens (Dt 23 : 8s est une exception) et on se tenait loin d'eux. Mais Jésus se laisse aborder par un centurion romain, dont il guérit le serviteur et dont il loue la foi (Mt 8 : 5-13), de même que par une Cananéenne, dont il guérit la fille, après lui avoir dit : "O femme, que ta foi est grande !" (Mt 15 : 21-28). Après avoir chassé du Temple les vendeurs, il cite, en Mc 11 : 17, un passage d'Isaïe : "Ma maison sera appelée une maison de prière pour toutes les nations" (Is 56 : 7 — au Temple, il y avait un parvis des Gentils et un écriteau interdisait à ceux-ci d'avancer plus à l'intérieur du Temple).

Réalisant la prédiction des prophètes sur le salut des païens, Jésus envoie ses apôtres vers "toutes les nations" (Mt 28 : 19), au "monde entier, à toute la création" (Mc 16 : 15). Il est le nouveau Jonas envoyé vers toute Ninive (Lc 11 : 30, 32).

- *L'étranger*

Au pays des Hébreux on était bienveillant envers les étrangers, s'ils obéissaient à la Loi et par là s'intégraient au Peuple : on les associait à la veuve et à l'orphelin, qu'il fallait protéger. Cependant, leur statut juridique était inférieur à celui des Israélites ; ils n'avaient pas droit à de la propriété foncière ; et, à l'époque judaïque (après l'Exil), un esclave étranger recevait moins de considération qu'un esclave juif. Si la Loi protégeait l'étranger, c'était sans doute parce qu'il était menacé plus ou moins. Un texte comme le suivant le laisse entendre : "Que le fils de l'étranger qui s'est attaché au Seigneur n'aille pas dire : 'Certainement Yahvé va m'exclure de son peuple'" (Is 56 : 3). Jésus consent, nous l'avons vu, à prendre contact avec des étrangers, même non assimilés à Israël ; il cause avec Pilate, ou plutôt, à sa question sur sa royauté, il répond : "Tu le dis", en lui faisant peut-être ainsi une révélation sur sa messianité. Il faut mentionner spécialement le cas de ces étrangers qu'étaient les Samaritains. Une inimitié existait depuis longtemps entre ceux-ci et les Juifs. L'Ecclésiastique "déteste le peuple stupide qui demeure à Sichem", en Samarie (Si 50 : 25s ; "stupide" veut sans doute dire "mécraçant", comme le mot "insensé"). Pour Jésus, une telle discrimination est inacceptable. Il réprimande Jacques et Jean qui lui demandent de faire tomber la foudre sur un village de Samarie qui n'a pas voulu recevoir son groupe (Lc 9 : 51-55). Sur les dix lépreux que Jésus guérit, en Lc 17 : 11-19, un seul revient le remercier ; "or, c'était un Samaritain" ; Jésus l'accueille et lui déclare : "Ta foi t'a sauvé". Il se fait provoquant, face à un légiste, quand il raconte la parabole du bon Samaritain (Lc 10 : 29-37). Quand il envoie les apôtres, au moment de l'Ascension, il mentionne explicitement la Samarie, après Jérusalem et la Judée (Luc, dans Ac 1 : 8). Un chrétien ne saurait donc être un séparé, comme il l'a été jusqu'à un passé récent, et l'Église ne doit pas être une institution fermée sur elle-même. Jésus est "fils d'Adam" (Lc 3 : 38), fait pour englober en lui l'humanité entière.

- *La femme*

En Israël, sinon dans les siècles anciens où des femmes sont à l'honneur (Débora, Judith, Ruth, Esther, etc.), du moins à l'époque du

judaïsme, la femme ne jouissait d'aucune considération (ce qui d'ailleurs n'était pas propre aux Juifs). Elle était une simple productrice d'enfants, et le droit palestinien la plaçait sur le même pied que l'esclave. Dans le culte, elle était tenue à l'écart des hommes, n'ayant accès, au Temple, qu'à la pièce nommée "parvis des femmes", bien séparément derrière celui des hommes, qui s'appelait "parvis d'Israël". Elle ne pouvait pas demander un divorce, tandis que l'homme y avait droit. Un mari était libre de répudier sa femme, et, du moins selon les rabbins laxistes, pour maints motifs, y compris le crime d'avoir laissé brûler des aliments. Elle n'avait pas la permission de parler à un homme autre que son mari. Elle n'était pas assez estimée pour qu'on la considère tenue à la récitation du "Chema", la prière du matin et du soir, ou de prendre part aux pèlerinages coutumiers. Jésus, lui, passe outre à cette ségrégation, et publiquement. Son groupe itinérant comporte des femmes (Lc 8 : 1-3 et parall.) ; il a des amies (Marthe, Marie, Madeleine) ; il cite en exemple des femmes (par ex., la repentante chez Simon le pharisien — Lc 7 : 36ss ; la veuve qui verse une obole en donnant de son nécessaire — Lc 32 : 1-4) ; des femmes sont près de la croix sur le Golgotha ; une fois ressuscité, Jésus apparaît d'abord, semble-t-il, à des femmes : Marie de Magdala et une autre Marie (Mt 28 : 9). La présence de figures féminines est particulièrement remarquable dans les écrits de Luc : son évangile et ses Actes des Apôtres. Et, bien sûr, il y a cette femme enceinte qu'est Marie, mère de Jésus (Mt 1 et 2 ; Lc 1 et 2, etc.).

• *L'ennemi*

Dans l'Ancien Testament retentissent beaucoup de malédictions ou d'appels à la vengeance contre les ennemis, bien que l'on ait fini par saisir, grâce aux prophètes, que même les ennemis étaient destinés à recevoir la bénédiction et le salut. Jésus, encore en continuité avec le prophétisme, mais en le dépassant, met fin à la malédiction comme à la vengeance. De son côté à lui, il vient pour tous : ses Béatitudes ne sont pas réservées à Israël, il est celui "qui vient au nom du Seigneur" pour l'humanité sans doute, sa nativité apporte "paix sur terre". Durant sa vie, il a proféré des menaces, qui étaient des avertissements en vue d'une conversion ou des prophéties douloureuses ; jamais il n'a maudit une personne particulière. Le vieillard Siméon l'annonce comme "lumière des nations" (Lc 2 : 32), donc des païens ennemis d'Israël, et lui-même déclare, en citant Isaïe, que "toute chair verra le salut de Dieu" (Lc 3 : 6). "Le Très-Haut est bon, lui, pour les ingrats et les méchants" (Lc 6 : 35). Jésus répudie la mise à l'écart des ennemis, la

ségrégation des adversaires. L'amour doit être donné même aux persécuteurs, sinon il n'est pas l'amour de Jésus et du Père. "Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent ; ainsi serez-vous fils de votre Père qui est aux cieux" (Mt 5 : 44s). Le chrétien doit "bénir ceux qui le maudissent" (Lc 6 : 28). Il lui est demandé, non seulement de ne pas se venger, ni seulement de renoncer à une revendication légitime, mais même de laisser l'ennemi doubler ses affronts et de passer son manteau à qui a volé la tunique (Mt 5 : 38-44). Bref, "montrez-vous miséricordieux comme votre Père est miséricordieux" (Lc 6 : 36). Ce mot "comme" signifie plus que de la ressemblance, il désigne la source de notre miséricorde, qui est le Père lui-même. Quel bon sens humain aurait pu découvrir un amour et une gratuité aussi fantastiques ? Jésus vit et nous invite à vivre l'attitude du Seigneur révélée par un prophète du 8e siècle avant Jésus-Christ : "Je suis Dieu, et non pas homme ; au milieu de toi je suis le Saint, et je n'aime pas à détruire" (Os 11 : 9).

La croissance

L'existence nouvelle qu'apporte Jésus n'est pas présentée comme un accomplissement que la foi réalise d'emblée, mais comme un germe appelé à s'ouvrir et à croître, tant chez le chrétien individuel que dans la communauté des croyants. Jésus a une conception évolutive de la vie dans le Royaume ; précisément parce qu'il est tendu vers le Terme, son message porte à la fois sur du réalisé et du non réalisé encore. C'est ce qui apparaît dans les paraboles qui empruntent leurs traits au monde de la végétation. Par exemple, le grain de moutarde qu'on a semé dans un champ devient, une fois qu'il a poussé, la plus grande des plantes potagères, et même un arbre (Mt 13 : 31s). D'une semence à une autre, le fruit n'est pas égal : "L'homme qui entend la Parole et la comprend porte du fruit et produit tantôt cent, tantôt soixante, tantôt trente" (Mt 13 : 23). La Parole semée a par elle-même, mystérieusement, la vertu de croître : l'homme qui a semé, "qu'il dorme ou qu'il se lève, la nuit ou le jour, la semence germe et pousse, il ne sait comment : d'elle-même la terre produit d'abord l'herbe, puis l'épi, puis plein de blé dans l'épi" (Mc 4 : 26-28). À vrai dire, semble-t-il, ce n'est pas le Royaume qui croît (il est déjà tout donné), c'est plutôt l'Église et chaque chrétien qui grandissent en tendant vers la réalisation plénière du Royaume. En outre, Jésus ne brise pas le "roseau froissé", comme il n'éteint pas la "mèche fumante" (Mt 12 : 20) ; il patiente "jusqu'à ce qu'il ait mené la vraie foi au triomphe" (Mt 12 : 20). Semblablement, il tolère que l'ivraie pousse en même temps que le bon grain et il ne veut pas qu'on l'enlève (Mt 13 : 29). Dans la vie du chrétien et de l'Église, il y a un non

seulement une inévitable croissance, mais de la disparité dans le rendement du sol, et même du mélange. Jésus n'est pas rigoriste dans son enseignement.

L'amour

On le sait, Jésus a mis l'accent, dans son message, sur l'amour, qui s'adresse à Dieu, au Christ, aux autres. Il y voit le sommet de la révélation ancienne, en joignant l'amour pour Dieu et l'amour pour autrui. Il loue le docteur de la Loi qui a combiné les deux "tu aimeras" qui se trouvaient en deux écrits mosaïques différents, le premier dans le Deutéronome, le second dans le Lévitique (Lc 10 : 25-28). En Mt 22 : 34-40 et Mc 12 : 28-34, c'est Jésus lui-même qui fait le rapprochement des deux impératifs, et, en Mt 22 : 39, il déclare que le second commandement est "semblable" au premier ; les deux sont inséparables. Ici, comme ailleurs, les annonces des prophètes d'autrefois culminent en Jésus-Christ, qui affirme : "À ces deux commandements se rattache la Loi, ainsi que les Prophètes" (Mt 22 : 40). Le commandement de l'amour n'en est pas un parmi d'autres, faisant nombre avec eux ; il est le point d'origine de tous les autres commandements et il les résume. Il est aussi absolu que Dieu en qui se trouve la source de l'amour chrétien ; c'est pourquoi il faut aimer "de tout son coeur" et inconditionnellement, en pleine gratuité. Inutile d'insister pour dire que nulle morale n'a pu découvrir pareil "commandement", ni donner cet amour, ni le régler adéquatement.

La sagesse

La Bible contient une abondante littérature sapientielle, qui ne se trouve pas seulement dans les "Livres sapientiaux", mais ailleurs aussi, par ex., dans les psaumes. Le "sage" est un croyant qui cherche à conjuguer le don de l'Alliance et les messages des Prophètes avec le concret de la vie quotidienne ; il désire que son existence de tous les jours soit religieusement significative, et du même coup il entend parvenir à son unité profonde. La sagesse surmonte la simple obligation, en s'ouvrant à une inspiration divine. Le croyant est en quête de la Sagesse qui "met ses délices à fréquenter, jour après jour, les enfants des hommes" (Pr 8 : 30s) ; il écoute "le souffle impérissable du Maître ami de la vie, qui est en toutes choses" (Sg 12 : 1).

Jésus-Christ est venu "parfaire" la Loi et les Prophètes : il a fait de même pour ce qui est la Sagesse. L'Ancien Testament personnifiait la Sagesse, Jésus est la Sagesse en personne. Enfant, il "se remplissait de

sagesse", il "croissait en sagesse devant Dieu et devant les hommes" (Lc 2 : 40, 52). Au cours de sa vie publique, il se situe dans la lignée des sages : "La reine du Midi est venue des extrémités de la terre pour écouter la sagesse de Salomon, et il y a ici plus que Salomon" (Mt 12 : 42 ; Lc 11 : 31). Au Temple, les docteurs rabbiniques, durant leur entretien avec le jeune Jésus, sont "stupéfaits de son intelligence et de ses réponses" (Lc 2 : 47). De même, au cours de sa vie publique, Jésus enseigne dans la synagogue de Nazareth et frappe d'étonnement ses auditeurs, qui demandent : "D'où lui vient cette sagesse ?" (Mt 13 : 54). À l'exercice de la sagesse est relié le reproche que Jésus fait aux pharisiens et aux sadducéens de ne pas savoir "interpréter les signes des temps", c'est-à-dire la présence et l'action de Jésus dans l'histoire (Mt 16 : 3 ; Lc 12 : 56) ; la sagesse est du discernement spirituel, l'aptitude à saisir le Royaume à l'oeuvre dans notre vie et notre société. Face aux boudeurs qui récriminent contre lui et contre le Baptiste, Jésus affirme que la Sagesse se donne raison par elle-même, malgré "cette génération" qui se ferme : "Mais justice a été rendue à la Sagesse par ses oeuvres" (Mt 11 : 16-19). Il est intéressant de constater que, dans son passage parallèle, Luc fait explicitement résider la Sagesse chez ceux qui croient : "Mais la Sagesse a été justifiée par tous ses enfants" (Lc 7 : 35). Voilà ce que nous avons à être : des "enfants de la Sagesse", animés par son dynamisme et éclairés par sa lumière. Plus que de théologie morale, ou de droit canonique, ou de réglementations, nous avons besoin, et grandement, de sagesse divine, ainsi que de prophétisme. Jésus annonce aux siens que viendront des temps troublés et du faux messianisme ; il leur demande de ne pas se laisser tromper, il les prévient qu'on les fera comparaître devant des tribunaux, ce qui leur donnera l'occasion de témoigner, et il ajoute : "Je vous donnerai moi-même un langage et une sagesse à quoi nul de vos adversaires ne pourra résister ni contredire" (Lc 21 : 8-15). Marc, lui, a une formulation différente, mais synonyme : "Dites ce qui vous sera donné sur le moment, car ce n'est pas vous qui parlerez, mais l'Esprit Saint" (Mc 13 : 11). En fait, Luc emploie ailleurs des termes tout à fait semblables : "Le Saint-Esprit vous enseignera au moment même ce qu'il faut dire" (Lc 12 : 12). On le voit, la sagesse, le discernement spirituel, la docilité à l'Esprit, c'est tout un. Ajoutons ici un paragraphe sur le rôle de l'Esprit-Saint dans notre existence de foi.

L'action de l'Esprit

Conçu en Marie par "l'Esprit Saint et la puissance du Très-Haut" (Lc 1 : 35), Jésus est favorisé, lors de son baptême, d'une descente sur

lui de l'Esprit Saint (Lc 3 : 22). Ensuite, on voit, chez le même saint Luc, que Jésus est dirigé par l'Esprit Saint. "Jésus, rempli de l'Esprit Saint, revint des bords du Jourdain et fut conduit par l'Esprit à travers le désert..." (Lc 4 : 1). Après ce séjour au désert où le Messie se comporte en prophète, sous l'action de l'Esprit, contre les tentations du diable, "Jésus revint en Galilée, avec la puissance de l'Esprit" (Lc 4 : 14). À Nazareth, dans son discours inaugural, il s'applique une déclaration d'Isaïe sur le Serviteur de Yahvé : "L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a consacré par l'onction" (Lc 4 : 18). Quand il accomplit l'acte messianique d'expulser les démons, il le fait par "le doigt de Dieu", c'est-à-dire l'Esprit (Lc 11 : 20 — Mt 12 : 28 : "C'est par l'Esprit de Dieu que j'expulse les démons"). Il "donne par l'Esprit-Saint ses instructions aux disciples qu'il a choisis" (Luc, dans Ac 1 : 2). Pour Matthieu, Dieu exauce notre prière en nous donnant "de bonnes choses" (Mt 7 : 11) ; Luc est plus profond ou plus explicite dans son passage parallèle : "Combien plus le Père du ciel donnera-t-il l'Esprit Saint à ceux qui l'en prient !" (Lc 11 : 13). L'Esprit est le don par excellence pour nos vies. Enfin, avant de disparaître dans l'Ascension, Jésus promet à ses disciples la venue de l'Esprit Saint assurée par le Père, le don de "la force d'En-Haut" (Lc 24 : 49) ; il annonce la Pentecôte par les paroles suivantes : "C'est dans l'Esprit Saint que vous serez baptisés (plongés) sous peu de jours" (Luc, dans Ac 1 : 5). Ainsi, l'Esprit Saint est celui qui déclenche pour nous le Royaume, qui nous guide dans la sagesse et le discernement, qui nous investit du dynamisme de Dieu lui-même. Comme ce langage nous situe au-delà de toutes normes bien établies, bien rigides, bien statiques !

Il faut dégager maintenant une conclusion de cette rapide analyse du message des évangiles synoptiques. Sans nous exposer un système moral bien structuré ou des règles fixes que tous doivent suivre à la lettre, Jésus nous donne quand même des orientations touchant notre manière d'être et de nous conduire. Mais son enseignement surpasse, pour une large part, nos penchants naturels, nos tendances d'hommes historiquement pécheurs, nos conceptions et nos possibilités humaines. C'est là que se situe notre besoin de lui et de son Esprit Saint, et non pas dans ce que nous pouvons réaliser par nos propres forces. On n'a pas besoin de Dieu ou de Jésus-Christ pour construire une maison, pour lancer une entreprise, pour concevoir une philosophie, pour échafauder des politiques sociales ; mais nous avons besoin de lui pour être évangéliques et même, en bien des cas, pour mener à terme, en plénitude, les démarches vitales surgies de notre esprit et de notre cœur.

Le plus important, toutefois, n'est pas là. Il est dans la qualité nouvelle, dans l'essence divine que Jésus confère à notre être, à nos relations, à nos choix, à nos élans, à nos réalisations. Un homme qui se convertit au Christ peut fort bien n'avoir pas à modifier ses engagements et sa moralité, mais il se perçoit comme vivant aussi dans un tout autre monde, celui de Dieu, qui donne un sens et un climat tout nouveaux à sa réalité humaine. Le P. Louis Bouyer a écrit qu'en somme la foi, la foi vivante, est "la conscience, chez l'homme, que Dieu est l'auteur de ce qui se passe en lui". On pensera peut-être que cette définition est idéaliste ou qu'elle est réservée aux mystiques : je crois, pour ma part, qu'elle exprime bien l'appel que l'Évangile nous adresse et qu'elle décrit excellemment ce qu'il y a de plus profond dans notre condition chrétienne. Il s'agit pour le croyant de "chercher le Royaume" et de le laisser envahir son moi le plus intérieur.

Contrairement à Paul et à Jean, les synoptiques envisagent le Royaume dans sa phase finale, celle de la Parousie. Il ne faudrait pas, cependant, forcer cette différence réelle : la perspective eschatologique n'est pas absente des écrits de Paul et de Jean, et l'avènement du Règne dans l'histoire apparaît chez les synoptiques. Ainsi, la "bienveillance" de Dieu a déjà fait descendre la "Paix sur terre aux hommes" chez qui le Fils s'est incarné (Lc 2 : 14). L'ère messianique est commencée, puisque, disent nos trois évangiles, "l'Époux est avec" ses disciples (Mt 9 : 15 ; Mc 2 : 19 ; Lc 5 : 34). Nous sommes dès maintenant, bien que d'une manière imparfaite, "fils du Père qui est aux cieux", par l'amour actuel des ennemis (Mt 5 : 45). Sans l'irruption préalable du Règne de Dieu, comment Jésus pourrait-il nous dire que nous sommes "la lumière du monde" (Mt 5 : 14) ? Elle ne vaut pas seulement pour Zachée cette parole de Jésus : "Aujourd'hui le salut est entré dans cette maison" (Lc 19 : 9). L'Esprit Saint est bel et bien donné, nous assure Luc. D'ailleurs, lui et Matthieu laissent Jésus nous affirmer : "Le Royaume de Dieu est arrivé pour vous" (Mt 12 : 28 ; Lc 11 : 20). Jésus n'a pu prononcer le Sermon sur la montagne qu'après avoir annoncé : "Le Royaume des Cieux est tout proche" (Mt 4 : 17). L'enseignement des Béatitudes et du Sermon n'est concevable et ne peut être vécu que si le Royaume est venu dans le monde et a métamorphosé nos coeurs. La gloire de Jésus ressuscité nous habite, nous illumine, nous meut. Jésus n'est pas passé au monde du Père sans nous avoir déclaré efficacement : "Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre" (Mt 28 : 18). Sa puissance de vivifier divinement nous est acquise.

Conclusion

Je reviens à la question évoquée au début de cet article : Qu'est-ce qui spécifie un chrétien ? Il est intéressant de constater que, dès le deuxième siècle de l'Église, saint Irénée posait une question semblable à celle-là : "Qu'est-ce que Jésus a apporté de neuf par sa venue ?". Il répond : "Sachez qu'il apportait toute la nouveauté en s'apportant lui-même." Ce qui distingue avant tout un chrétien, c'est qu'il baigne consciemment dans la lumière de Dieu, que son être et son agir ont le poids de Jésus-Christ, que ses démarches sont animées par une espérance que ne limite aucun horizon terrestre. Il sait que, dès maintenant, il est "fils de Dieu, étant fils de la résurrection" (Le 20 : 36). La vie chrétienne, avant d'être une forme de conduite ou un type d'attitude, est en profondeur un "séjour", un "avec", un "pouvoir". On est chrétien de "naissance", ou on ne l'est pas.

Jésus n'est pas un législateur, il n'a promulgué aucun code. Il est le Révéléateur, et sa parole est semence, appel, inspiration. Il révèle, vit et donne l'amour inconditionnel. À nous de découvrir, par l'Esprit, dans nos circonstances concrètes, comment traduire cet amour, à quelle disposition, à quel choix, à quelle relation il nous invite. Les lois et les normes ne sont utiles qu'à ceux qui aiment au rabais : nous tous, hélas ! Malgré cela, Jésus nous propose de surpasser l'obéissance à des préceptes. Lui, qui est le "Fils bien-aimé", il voudrait nous entraîner dans la pure "complaisance", celle du Père, qu'il a reçue et qu'il nous offre, pour que nous passions nous-mêmes à la complaisance, à l'endroit du père et à l'endroit des hommes. "Car la Loi fut donnée par Moïse, mais la grâce et la vérité ont pris naissance par Jésus-Christ" (Jn 1 : 17). Toute l'existence chrétienne tient dans cette réalité biblique appelée "grâce" ou "bienveillance". Personne n'a mieux compris cela que la Vierge Marie.

Jacques LEWIS, S.J.

9451 ouest, boul. Gouin,
Pierrefonds, Qué.

TABLES DE L'ANNÉE 1972

I. AUTEURS ET ARTICLES

AUDET, Léonard, c.s.v., <i>L'obéissance du Christ d'après la tradition paulinienne</i>	275	FLOCH, Anne-Marie, f.d.s., <i>Leçons de l'histoire</i>	29
BERGERON, Yvonne, c.n.d., Richard, o.f.m., <i>Une forme possible d'obéis- sance dans les « fraternités »</i>	178	FOURNIER, Norbert, c.s.v., <i>Une direction générale : pour quoi faire ?</i>	86
BOISVERT, Laurent, o.f.m., <i>Responsable de communauté locale</i>	2	GALOT, Jean, s.j., <i>Découverte de la fidélité</i>	258
BOURDEAU, Gilles, o.f.m., <i>Autour d'une « lettre aux reli- gieux du Québec »</i>	253	<i>L'avenir du célibat religieux</i>	115
BOYER, Marie-Thérèse, s.n.j.m., <i>Structures profanes 71, enga- gement des religieux</i>	61	HARVEY, Julien, s.j., <i>Le religieux dans le monde actuel</i>	34
CUSSON, Gilles, s.j., <i>La participation de la vie reli- gieuse à la mission actuelle de l'Église</i>	15	<i>Signification des trois vœux</i>	39
DELHOUGNE, Henri, o.s.b., <i>Prier dans un monde sécula- risé ?</i>	226	LABARRE, Anna-Marie, c.s.c., <i>Plus qu'une expérience . . . un départ !</i>	285
DOHERTY, Catherine (Baronne de Hueck) <i>Prière et solitude</i>	219	LACROIX, Benoît, o.p., <i>Une communauté selon Dieu pour demain</i>	42
DUCHARME, Alfred, s.j., <i>Présentation du thème : « Le religieux dans l'Église »</i>	33	LECLERCQ, Jean, o.s.b., <i>Le caractère définitif de l'en- gagement religieux</i>	162
<i>Les religieux dans les diocèses</i>	55	<i>Lecture, culture et vie spiri- tuelle</i>	205
DUPRÉ, Gilles, f.i.c., <i>Une expérience de Dieu</i>	235	LÉGASSE, S., o.f.m. Cap., <i>L'Église, communauté frater- nelle d'après l'évangile de Mat- thieu 76 : « Demandez et vous recevrez » : la prière de de- mande d'après l'Évangile ?</i>	290
EN COLLABORATION, (une équipe), <i>La fraternité, une communion de frères</i>	66	LEWIS, Jacques, s.j., <i>Le sacrement du pardon</i>	245
		<i>La joie d'être fidèle</i>	268
		<i>L'existence selon le Christ</i>	303
		MATURA, Thaddée, o.f.m., <i>Créer une communauté reli- gieuse aujourd'hui</i>	194

RAYMOND, Gilles, ptre, <i>Le quotidien, lieu de renouvellement</i>	50	THERRIEN, V., <i>Les religieux et religieuses aujourd'hui</i>	152
RÉGAMEY, Pie-R., o.p., « <i>Evangelica testificatio</i> », <i>charte de la vie religieuse</i> ..	23	VEILLEUX, A., o.c.s.o., <i>Prier n'est pas facile</i>	130
SANTANER, M.A., o.f.m. Cap., <i>Vie de communauté et mission</i>	139	VOILLAUME, R., <i>Fidélité et engagement</i>	98

2. SUJETS

Amour : — et consécration en Eglise : 106 ; — vécu dans la pauvreté : 107 ; — et existence selon le Christ : 313	Dieu : — expérience de — : 235
Autorité : — selon le Christ : 307	Direction générale : — son rôle : 86 et 88 ; — et niveau provincial : 87 ; — et sa composition : 92 ; — et propositions concrètes : 93
Célibat : — son avenir : 115 ; — le vœu et son véritable objet : 117 ; — motivation surnaturelle : 118 ; — et l'emprise du Royaume : 120 ; — valeur eschatologique : 121 ; — valeur positive : 123 ; — et communauté : 124 ; — et mariage : 305	Eglise : — sa mission actuelle : 15 ; — participation de la vie religieuse à sa mission : 15 ; — et sa mission aujourd'hui : 17 ; — et communauté fraternelle d'après S. Matthieu : 76 ; — et consécration : 106
Chapitre : — appréciation d'une expérience : 285 ; — un départ : 285	Engagement : — et fidélité : 98 ; — et vie religieuse : 98 ; — et ses difficultés : 99 ; — et options de l'amour : 102 ; — et contestation de sa valeur : 100 ; — et don de soi : 105 ; — son caractère définitif : 162 ; — et données sociologiques : 164 ; — et données psychologiques : 164 ; — et données philosophiques : 165 ; — et données de vie contemplative : 166 ; — perpétuel : 263 ; — et dispenses : 265
Christ : — existence selon le Christ et ses diverses applications : 303	Ennemi : — et existence selon le Christ : ?
Communauté : — locale et sa responsable : 2 ; — selon Dieu pour demain : 42 ; — et célibat : 124 ; — vie de — et mission : 139 ; — et révision de sa conception d'elle-même : 147 ; — comment la créer aujourd'hui : situation actuelle : 194, points forts : 196, la mission : 203	Esprit : — son action : 314
Communion fraternelle : — et ses conditions : 67 ; — et ses bienfaits : 69 ; — et la Providence : 70	Etranger : — et son existence selon le Christ : 310
Consécration : — en Eglise : 106 ; — et amour : 106	« <i>Evangelica testificatio</i> » : — charte de la vie religieuse : 23
Croissance : — et existence selon le Christ : 312	Famille : — et existence selon le Christ : 308
Culture : —, lecture et vie spirituelle : 205 ; — sa matière : 205 ; — sa manière : 208	Femme : — et existence selon le Christ : 310

- Fidélité** : — et engagement : 98 ; — et vie religieuse : 98 ; — et ses difficultés : 99 ; — et options de l'amour : 102 ; — soutenue par un milieu propice : 110 ; — personnelle et institutions : 168 ; — et départs : 258 ; — et sa découverte : 258 ; — relation personnelle : 260 ; — à un appel définitif : 262 ; — et dispenses : 265 ; — sa véracité : 267 ; — et sa joie : 268 ; — et son assurance : 271 ; — et constance : 272
- Fraternité** : — une communion de frères : 66 ; — lieu pour apprendre l'amour : 66 ; — et ses bienfaits : 69 ; — et ses diverses formes de vie : 69
- Histoire** : — de la vie religieuse : 29
- Lecture** : — culture et vie spirituelle : 205 ; — sa matière : 205 ; — sa manière : 208
- Mariage** : — selon le Christ : 305
- Mission** : — et vie de communauté : 139 ; — et envoi mal vécu : 140 et 145 ; — dans la mission de toute l'Eglise : 150 ; — et création de la communauté : 203
- Mystère pascal** : — et vie religieuse : 15 ; — et devenir du monde : 15
- Obéissance** : voir **autorité** : 307 — du Christ d'après la tradition paulinienne : 275
- Pardon** : — le sacrement du — : 245 ; Cf. **Pénitence**, **péché**.
- Pauvreté** : amour vécu dans la — : 107 ; — et richesse : 306
- Péché** : — et son caractère personnel : 245 ; — et la conception religieuse qu'on en a : 246 ; — sens chrétien du — : 248
- Pêcheurs** : — et existence selon le Christ : 309
- Pénitence** : — sacrement de — : 245 ; son rite : 249 ; — sacrement de joie : 251
- Prière** : conditions favorables : 112 ; — et ses difficultés : 130 ; — et ses exigences fondamentales : 130 ; — et vie apostolique : 132 ; — et nouvelle conscience ecclésiale : 135 ; — et solitude : 219 ; — dans un monde sécularisé : 226 ; — gratuite : 226 ; — de demande : 290
- Quotidien** : lieu de renouvellement : 50
- Religieux** : dans le monde actuel : 34 ; — dans les diocèses : 55 ; — leur engagement dans les structures profanes : 61 ; — et religieuses d'aujourd'hui : 152 ; — et leur être : 153 ; — et leur raison d'être : 155 ; — et leurs relations avec la société où ils vivent : 157 ; — et « Lettre aux religieux du Québec » : 253 ; — et le rapport Dumont : 253
- Renouvellement** : — par le quotidien : 50
- Responsable** : — de communauté locale : 2 ; — sa nécessité : 2 ; — son utilité : 3 ; — terminologie : 5 ; — nomination : 6 ; — mandat : 6 ; — rôle : aider à vivre profondément 7, être la mémoire 8, être au service du bien commun 8, du bien particulier 9, être agent d'unité interne 9, d'unité externe 10, être coordinateur des activités 11, éveiller et soutenir les dynamismes 11, créer un climat favorable 12 ; — difficultés, écueils, conditions : 13
- Sagesse** : — et existence selon le Christ : 313
- Sécularisation** : — et prière : 226
- Ségrégation** : — et existence selon le Christ : 308
- Solitude** : — et prière : 219
- Vie apostolique** : — et prière : 132
- Vie de communauté** : — et mission : 139
- Vie religieuse** : — sa participation à la mission actuelle de l'Eglise : 15 ;

— et devenir du monde : 15 ; — et mystère pascal : 15 ; — et consécration : 20 ; — et vie fraternelle : 21 ; — et son histoire : 29 ; — et ses changements : 30 ; — et juridisme : 30 ; — et son avenir : 42 ; — selon Dieu : 42 ; — et ses caractéristiques : 43 ; — et sa critique : 45 ; — et les jeunes : 47-48 ; — et

renouveau par le quotidien : 50 ; — et sa dimension contemplative : 109 ; — et sa dimension eschatologique : 109

Vie spirituelle : — et lecture : 205 ; — et culture : 205

Voeux : — leur signification : 39

JOYEUX NOËL BONNE ANNÉE

AVIS

Retraites intercommunautaires, 1973 — THÈME : *Vivre, c'est Jésus*

18 au 24 avril, P. Roger Gendron, C.F.S. ; 7 au 15 mai, P. Jacques Beaupré, S.J. ; 18 mai au 18 juin (30 jours), P. J.-M. Rocheleau, S.J. ; 10 juillet au 10 août (30 jours), P. Rémi Potvin, S.J. ; 15 au 22 août, P. Roger Gendron, C.F.S.

— Possibilité de retraite individuelle —

Renseignements : Monastère de l'Hôtel-Dieu, 1500, 18e rue Ouest, St-Georges de Beauce, tél. : (418) 228-6668.

Villa Saint-Martin, 9451 ouest, boul. Guin, Pierrefonds, P.Q.

Nos retraites de **six jours** auront lieu, en 1973, aux dates suivantes :

du 20 au 27 mai ;

du 10 au 17 juin ;

du 24 juin au 1er juillet ;

du 1er au 8 juillet ;

du 22 au 29 août ;

du 9 au 16 sept. ;

Ces retraites seront données par l'Equipe de la Villa et porteront sur la RESURRECTION de Jésus-Christ. Nous tenterons d'explorer ce mystère jusque dans l'aujourd'hui de nos vies.

Au coeur de notre foi, la RESURRECTION nous interpelle toujours.

la **vie** des communautés religieuses

5750, boulevard ROSEMONT
MONTRÉAL 410, Qué., Canada

FRAIS DE RETOUR GARANTIS

PORT PAYÉ À BEAUCEVILLE

S. LUCILLE FORGET
S.B.C 812 BOUL DOLLARD
MTL 154 M154-1

COURRIER DE LA DEUXIÈME CLASSE — ENREGISTREMENT NO 0828